

Quel temps, Monsieur! Il gèle, il neige, et nous ne sommes qu'au 12 novembre. Que serace donc dans deux mois? — Croiriez-vous qu'hier, j'ai vu, de mes yeux vu, au boulevard des Italiens, deux lions portant des manchons, comme feraient de jeunes et jolies femmes! — Il est vrai qu'aux courses de La Marche, cet été, tout Paris a pu voir des êtres de la même espèce, à cheval, arbrant leurs visages sous des voiles verts, précaution que beaucoup d'amazones n'avaient pas daigné prendre.

Pour peu que cet hiver précède continue de sévir, il va falloir suspendre les travaux de construction, toujours si nombreux et si importants. Vous savez probablement que toute la rue du Harlay vient d'être envahie par les maçons et les peintres, pour cause d'agrandissement de la préfecture de police. Les travaux sont conduits avec cette intelligence que vous connaissez, mais on assure que tout cela n'est que provisoire.

Je manquerais complètement à mon devoir d'observateur si j'allais omettre de vous signaler, Monsieur, le mouvement incroyable de la population de Paris dans les trois premiers jours de ce mois. A Lyon, à Rouen, à Roubaix, de pieux et discrets souvenirs honorent tout l'année la mémoire des parents, des amis défunts. Nous n'avons pas une minute à leur donner pendant onze mois et demi; mais au commencement de novembre, c'est un empressement, une recrudescence de sensibilité tout à fait attendrissants pour qui se trouve ici à cette époque. — Fiacres, fleuristes, marbriers, font des affaires d'or; les tombeaux disparaissent sous la foule qui les visite, sauf à rentrer ensuite dans la solitude pour un an. C'est là un des traits saillants de la physionomie parisienne.

La saison s'organise, mais cela ne fait que commencer. On travaille à préparer des millions de babioles charmantes qui se vendront, au nouvel an, le long des boulevards; je devrais ajouter le mot *intérieurs*, car il est bon que vous sachiez que ceux de la barrière seront, avant l'année prochaine, compris dans Paris, et que l'octroi sera perçu aux fortifications, absolument comme dans vos villes du Nord. Il se fait déjà dans cette prévision des spéculations telles, qu'aux abords des grandes routes, des terrains achetés 5 fr. il y a quatre ans se vendent 15 fr. le mètre. — Vous savez aussi qu'on va, dans six semaines, payer son entrée à la Bourse, comme au théâtre? Pourquoi pas? Toutes les émotions ont leur prix. — Et puisque nous parlons de ces choses-là, laissez-moi vous dire qu'on vient d'inventer pour les enfants un jouet charmant, un petit ballon de baudouche rose, gonflé de gaz, retenu par un long fil, et qui naturellement tend toujours à monter. N'est-ce pas une vivante image de tant d'espérances qui prennent leur essor, et qu'une piqure d'épingle suffit pour anéantir?

Vous avez oui parler, Monsieur, de *Fatuminum*, brillant métal extrait de la terre glaise, et qui ressemble si bien à l'argent, en tout et pour tout, qu'un essayeur habile peut seul, et à peine, n'y être pas trompé? On en fait déjà des couverts et des bijoux, rue Vivienne. On a été jusqu'à dire qu'on en ferait une nouvelle monnaie.

Puisqu'aussi bien voici le moment de faire de la musique chez soi, près d'un bon feu, permettez que je vous annonce une autre nouveauté, un *orgue-piano* charmant, objet d'un brevet qui fera fortune: cela ne coûte que 100 francs! Mais hélas! qu'allons-nous devenir, quand déjà on trouve des pianos dans toutes

les loges de concierges! — Vous allez sans doute avoir vos soirées aussi, et vos concerts, et vos artistes de passage. Je suis certain que le vrai mérite sera bien apprécié, dans vos contrées, où l'art est si répandu; mais, pour Dieu, n'allez pas jeter aux cantatrices des bouquets enveloppés d'une dentelle de 3,000 fr., comme M.<sup>me</sup> Rosati en a reçu dernièrement à l'Opéra; nous serions forcés de recourir aux diamants. — Je finis. — M.<sup>me</sup> de Girardin, en se mariant, à St-Eustache, tenait dans les mains un livre dont la reliure coûtait 1,400 fr. Dans un siècle où la reliure importe plus que le livre, et l'habit plus que l'homme, ce luxe est tout naturel.

Paris, 12 novembre 1856. X.

## BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

(Du 6 au 12 novembre.)

La baisse avait atteint depuis huit jours des proportions telles, qu'elle a fini par inquiéter les meilleurs esprits, les plus sages, ceux qui sont le plus au courant des circonstances particulières et souvent toutes fortuites, qui peuvent imprimer en certains moments, à la bourse une impulsion désordonnée. Les porteurs d'actions, qui avaient jusqu'à présent fait preuve de sang-froid et résisté à l'exemple funeste de la spéculation, ont fini par se laisser ébranler, et une panique effrénée s'est déclarée sur le marché des chemins de fer.

Il est déplorable que les possesseurs de titres sérieux, achetés peut-être dans de hauts cours, se soient laissés ainsi entraîner à réaliser une perte importante sur le capital, faute d'une confiance suffisante dans l'avenir de leurs valeurs. Des bruits mensongers répandus sur les besoins d'argent des Compagnies de chemins de fer ont fait naître des craintes funestes dans l'esprit des acheteurs. La Compagnie de l'Est, particulièrement atteinte par ces rumeurs, a pris soin de les démentir, et ses actions ont déjà éprouvé aujourd'hui le résultat favorable de ses communications. La Compagnie de Lyon a, de son côté, opposé un démenti formel à l'assertion d'un journal spécial qui tendait à faire croire que son revenu serait amoindri cette année. Il n'a fallu rien moins que des circonstances aussi graves pour déterminer les Compagnies de chemins de fer à éclairer le public sur leur situation. Mais le bon effet qui est résulté de cette publicité doit les engager à être moins sobres désormais de ces communications que la presse, toujours bien disposée à leur égard, s'empresse d'accueillir.

C'est un fait profondément regrettable que la baisse énorme qui vient de sévir si cruellement sur les actions de chemins de fer; mais il faut la considérer comme un mal nécessaire et qui, après tout, a son côté salutaire. Depuis quelques mois, la rente avait fléchi beaucoup plus que toutes les valeurs du marché. Aujourd'hui, grâce à la réaction qui a frappé à leur tour les chemins de fer, la rente reprend le premier rang dans les préférences des capitalistes, et la hausse peut se faire avec ensemble sur toutes les valeurs. Ce changement remarquable dans la situation s'est déjà dessiné depuis quelques jours. On a vu, en effet, la rente se maintenir constamment au-dessus de 66 fr. et baisser à peine de 20 ou 25 centimes, tandis que les chemins fléchissaient de 60 à 80 fr., et le Crédit Mobilier, de plus de 100 fr.

Au surplus, la baisse paraît déjà arrêtée, et il se fait depuis deux jours un mouvement de reprise très-sensible. Le bon sens public réagit contre une panique exagérée dans ses causes et dans ses effets.

Au milieu de cette crise, ce qui souffre le plus, ce sont les valeurs industrielles. Quelques-unes

à peine surnagent au milieu de cet abandon général. Signalons l'Union des Gaz, qui se maintient de 210 à 220 fr.; les Verreries, qui donnent lieu à quelques transactions aux environs du pair; la Caisse centrale de l'Industrie qui est recherchée à 151 25, en vue des bénéfices quel elle doit retirer de sa caisse des rapports.

J. PARADIS.

## Nouvelles & Faits divers.

— La *Constitution*, journal de l'Yonne, rapporte en ces termes un déplorable accident de chasse :

« Un terrible accident a eu lieu sur les confins du département de l'Yonne, près de Chamoux (Nièvre).

« Une chasse au sanglier avait lieu dans le bois de Brèves. La meute poursuivait un de ces animaux. Mais en même temps, une femme, la nommée Jogot, âgée de 37 ans, ramassait du bois; elle était dans un épais fourré quand la meute arrivait par hasard, elle se trouva entourée. Un chasseur, le sieur X..., qui guettait un sanglier, apercevant un objet noir qu'il voyait remuer à travers le feuillage, à 20 mètres de lui, ajusta et lâcha la détente. Il courut aussitôt à l'endroit que la balle avait dû frapper : quel ne fut pas son désespoir en voyant une pauvre femme étendue à terre et blessée mortellement par son coup de fusil! Malgré les soins que lui donna le sieur X..., elle expira en quelques minutes. Les chasseurs allèrent de suite prévenir la justice, pendant que le sieur X... se lamentait auprès du cadavre de la femme qu'il avait tuée par un si fatal accident. Le corps de la victime fut emporté à la première maison par l'ordre du procureur impérial de Clamecy.

« Nous avons dit que la femme Jogot ramassait du bois. Elle était baissée et portait une robe noire; c'est ce qui explique la déplorable erreur du sieur X... Quand elle se vit entourée par la meute, elle resta dans le fourré, au lieu d'en sortir et de signaler sa présence. On a vu depuis que cette femme ne jouissait pas de toutes ses facultés, ce qui explique aussi cet acte d'imprudence. »

— Le nommé Carl P... était autrefois marchand cordonnier dans un bourg de l'Alsace, mais ayant fait là de mauvaises affaires, il avait, en 1846, abandonné son établissement à ses créanciers, et quelques jours après il arrivait pédestrement à Paris accompagné de sa femme et portait sur son dos le trésor du pauvre ménage, c'est-à-dire leur petite fille Thérèse, jolie enfant de onze ans, dont les jambes délicates n'avaient pu arperter jusqu'au bout la route qu'il avait fallu faire.

Au temps de sa prospérité, Carl avait été intimement lié avec le charron du pays, qui avait un garçon nommé Jean, de quelques années plus âgé que Thérèse, et les deux artisans s'étaient bien promis de les marier l'un à l'autre, mais la déconfiture du cordonnier avait rompu tout cela.

Toutefois, le jour du départ, Jean s'étant habitué à regarder Thérèse comme sa future, avait, à l'insu de son père, conduit les pauvres émigrants au bout de chemin, et, en les quittant, il leur avait bien promis qu'il irait un jour les retrouver pour mettre à exécution le projet matrimonial.

On trouve à Paris, quantité d'artisans qui, lorsqu'ils ont une fille jolie, ont la manie de vouloir en faire une artiste; après lui avoir fait pour cela donner un faux semblant d'éducation au prix d'immenses sacrifices, ils se privent de tout

afin de mieux parer leur idole, ils ne tarissent pas sur ses talents, sa beauté, etc., de sorte que la jeune personne, continuellement adulée, a l'obligance de se croire un personnage, de se croire destinée à épouser un jour quelque lord ou quelque boyard, et en attendant qu'elle ait le moyen d'avoir des valets, elle se met sur le pied de regarder comme ses domestiques naturels ceux-là mêmes qu'elle devrait le plus respecter.

Ce type féminin inédit partout ailleurs, est maintenant assez commun dans notre capitale où il n'est pas rare de rencontrer quelqu'une de ces duchesses futures, vêtue avec une élégance économe, ayant le regard hautain, la démarche dégagée, tandis que sa mère chemine humblement auprès d'elle, en portant la musique ou les brochures de la grande dame en herbe. Qu'arrive-t-il souvent de tout ceci? c'est qu'à défaut de main droite qui consent à épouser, s'il se rencontre une main gauche qui veuille entretenir richement, on s'empresse d'accepter.

Or, la fille de Carl appartient maintenant à cette catégorie de grandes dames. Outre qu'elle est très vaniteuse de sa beauté, elle a des prétentions artistiques immenses : elle doit dépasser toutes les cantatrices connues, et elle croirait déroger en se mariant avec quiconque ne lui donnerait pas un blason à mettre sur la voiture qu'elle doit avoir.

Que l'on juge donc de l'impression qu'elle dut éprouver lorsque avant-hier elle vit entrer chez ses parents un grand gaillard à puissante carrure, portant le costume des paysans d'Alsace, et qui lui sauta au cou en l'appelant sa petite femme. C'était le brave Jean, qui, plus épris que jamais, venait pour épouser sa jolie Thérèse.

Ne sachant qu'elle contenance faire, la jeune fille simule une forte émotion, et Jean interprétant cette émotion à sa guise, regagna son gîte plus heureux qu'un roi; mais il était à peine dehors, que M<sup>lle</sup> Thérèse, prenant dans son bureau une feuille de papier rose parfumé, illustré de vignettes, se hâta d'écrire ces quelques lignes :

« *Mosieu*, vous arés eu tort de *prendre* au sérieux une plaisanterie d'enfant. Entre votre position et la mienne, il y a tout un monde; veuillez donc vous épargner la peine de revenir. Thérèse. »

Puis après avoir plié et fourré sous enveloppe ce gracieux paquet de fautes d'orthographe, elle le fit jeter à la poste.

En attendant qu'il fut installé, Jean était descendu chez un de ses pays, ouvrier charron comme lui. Celui-ci, rentrant à son domicile avant hier au soir, après son travail, fut d'abord étonné de voir sa chambre déserte, quoique la clef fût sur la porte et qu'il pensât y trouver son camarade; mais, après avoir allumé sa chandelle, sa surprise se transforma en stupeur quand il se trouva face à face avec le cadavre de Jean qui était pendu dans un coin. Le malheureux, dans l'intention sans doute de faire connaître le motif de sa mort, tenait, dans sa main crispée, la lettre rose, parfumée et bordée de vignettes dont nous connaissons le contenu.

Puisse ce nouvel et terrible exemple faire réfléchir des parents que nous appellerons stupides, qui consacrent le fruit de leurs labeurs à l'éducation d'enfants sans cœur, qui rougissent des auteurs de leurs jours et qui ne savent marquer leur passage dans la société que par de semblables catastrophes.

— On lit dans la *Flandre maritime* :

Le beurre et les œufs ont atteint en Belgique, et notamment à Ostende, des prix vraiment exor-

recueillir chez lui les biens considérables qui venaient de lui échoir, prit la résolution de partir avec toute sa famille, pour aller régler lui-même ses affaires, et se fixer peut-être à Saint-Thomas si le climat n'était pas trop défavorable. J'aurais bien voulu m'exempter de ce voyage; mais je m'étais déjà rendu tellement utile et agréable dans la maison, qu'on ne pouvait plus se passer de moi. Je trouvai alors la première punition de mon imposture, car on répondit à toutes mes objections, que si j'avais été au Mexique, c'était une bagatelle pour moi d'aller à l'île Saint-Thomas, et que l'on serait d'autant plus charmé d'avoir un homme au fait des usages du pays. Ne pouvant m'en dépêtrer sans perdre ma dernière ressource et tomber tout-à-fait dans la misère, je consentis donc à partir avec eux, et Dieu sait comment finira tout ceci!

Bénégo s'efforça de rassurer l'intendant sur les suites de son voyage et lui promit d'engager son maître à ne pas démentir la fable qu'il avait imaginée pour être bien reçu de monsieur Bournichon.

— Ce n'est pas, reprit Outrebas, que le bonhomme soit très clairvoyant de son naturel. Il a la tête si fort remplie de ses plantations, de ses nègres et de ses tonneaux de piastres, que hors de là on ne peut en arracher une parole. Madame Bournichon, qui était femme de chambre avant d'épouser monsieur Bournichon et de prendre avec lui un petit commerce de merceries à Ploërmel, se donna toutes les peines imaginables pour avoir des airs de grande dame; je l'ai surprise plusieurs fois devant son miroir, dressant la tête et allongeant les bras comme si elle donnait un ordre. Leur fille aînée ne conçoit pas de plus grand bonheur que celui d'avoir un siège et une perruche; la cadette se fait

une fête de dormir une grande partie du jour, comme on lui a dit que font les Créoles. Pour le fils, c'est une autre affaire; depuis la succession, monsieur Bournichon lui a fait quitter le métier de corroyeur, qu'il apprenait dans l'intention de s'établir. C'est un garçon fort courageux, qui se propose de doubler le travail de ses nègres, et s'il faut en croire le proverbe : *qui aime bien, châtie bien*, je vous réponds qu'il les aimera comme la prunelle de ses yeux.

Pendant que monsieur Outrebas faisait ainsi le *panégyrique* de cette intéressante famille, Télasco, qui venait de descendre, le regardait de la tête aux pieds et avait peine à croire ce qu'il voyait. Quoiqu'il n'eût aucun sujet de haine contre le nouvel intendant, cette rencontre le contrariait, parce qu'il craignait ses importunités accablantes; mais les circonstances étaient bien changées! Semblable aux plantes parasites, Outrebas, ne pouvant se cramponner au Mexicain, avait cherché un autre appui, et maintenant qu'il l'avait trouvé, il n'était plus aussi prodigue de révérences et de flatteries envers les gens dont il n'avait pas besoin; il n'eût même fait sans doute qu'une médiocre attention à Télasco, s'il n'avait craint son indiscretion.

Dès qu'il l'aperçut, il reprit le masque obséquieux dont il n'avait pas perdu l'habitude, et fit au Mexicain un récit à peu près semblable à celui que venait d'entendre Bénégo. Il le termina par une prière de ne pas lui nuire auprès de la famille Bournichon, en dévoilant une ruse fort innocente et qui ne faisait de tort à personne.

— J'ai beaucoup de répugnance, répondit Télasco, à favoriser un mensonge quel qu'il

soit. Je vous promets, cependant, de ne rien dire qui puisse vous faire tort; mais n'attendez pas de moi autre chose que du silence.

— C'est tout ce que je demande, monseigneur, mes petits talents sauront bien me tirer d'affaire.

Tranquillisé sur ce chapitre, le nouvel intendant risqua de se montrer sur le pont, où la plus grande partie de l'équipage se trouvait réunie pour jouir de la vue de deux énormes requins, qui se jouaient sur la surface de l'eau, à peu de distance du navire et semblaient le suivre depuis le matin. La vue de cet immense Océan dont l'horizon paraît toucher aux cieux, celle de ces monstres dont l'aspect est fait pour inspirer la terreur, produisirent sur l'esprit du pauvre Outrebas une impression, qui s'augmenta encore par le moyen que le capitaine crut devoir employer pour le rassurer.

— Ce n'est rien que cela, lui dit-il, ces poissons voraces nous suivent dans l'espoir que nous leur expédierons l'un de ces jours quelque corps mort, pour leur servir de pâture. Ils ont pour cela un instinct tout particulier, et quand on les voit s'obstiner après un vaisseau, on est presque sûr qu'il doit y mourir quelqu'un. Il faut voir comme ils se jettent sur le cadavre qu'on leur abandonne! en deux coups de dents le repas est fini; c'est vraiment un spectacle curieux, et je ne serais pas fâché que nous eussions occasion d'en régaler ces dames.

— Où me suis-je fourré! murmura Outrebas en faisant un grand signe de croix. Monsieur le capitaine, ne serait-il pas possible de me remettre à terre?

— Vous plaisantez, je crois! Quand on est ici il faut qu'on y reste. Au surplus, tranquillisez-vous : bientôt nous passerons le tropique, et

l'on vous fera une petite cérémonie après laquelle vous ne craindrez plus les poissons.

En effet, après dix-sept jours d'une traversée constamment heureuse; le pilote annonça que l'on approchait de cette ligne, qui, sur la carte, est désignée par la dénomination de *Tropique du Cancer*. Le capitaine et les officiers ayant vérifié cette assertion par les calculs et les observations astronomiques, qui servent à guider les marins sur cette vaste plaine, où nul autre indice ne peut les conduire, on fit une espèce d'enquête pour connaître ceux des passagers ou des hommes de l'équipage, qui n'avaient pas encore reçu le baptême du tropique. Le Mexicain ni ses gens n'étaient dans ce cas puisqu'ils étaient venus d'outremer; mais toute la famille Bournichon était encore *payenne* de ce côté-là, et le cher intendant n'en savait pas davantage, ce qui ne s'accordait guère avec son prétendu voyage au Mexique.

— Comment se fait-il, lui demanda monsieur Bournichon, que vous ignoriez ce dont il s'agit? puisque ces messieurs disent que tous ceux qui passent sous cette ligne sont obligés de se faire baptiser une seconde fois.

— Je vous dirai, mon très-honoré patron, qu'une tempête nous ayant surpris, justement près de ce diable de tropique, on songea à toute autre chose, qu'à baptiser de bons et fidèles chrétiens qui n'en avaient que faire. Je dois vous prévenir aussi que par suite de cette même tempête je fis une maladie qui me tint renfermé pendant toute la traversée, de sorte qu'il ne faut pas vous étonner si je parais novice dans beaucoup d'autres choses.

R. DE MERCIGNY.

(La suite au prochain numéro.)